Ami du Clergé du 12 janvier 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — II. Fortifier notre espérance, 17.
Courtes instructions sur la Morale. — II. Divers fondements de la morale, 21.
Instructions du dimanche. — XII. *4e Dimanche après l'Epiphanie :* Le sommeil du pécheur, 24. — XIII. *5e Dimanche :* Ivraie et froment, 26.
Pour la fête de S. Vincent. — I. La dignité du travail, 27.
Pour la fête de S. François de Sales. — I. Apôtre, évêque, docteur, 28.

CONFERENCES DE CAREME

II

FORTIFIER NOTRE ESPÉRANCE

Mes frères,

Dans notre première conférence je vous ai posé une question dont la simplicité et la précision vous ont peut-être, de prime abord, causé quelque surprise : « Croyez-vous en Dieu ? » Nous avons été amenés ainsi à constater que la foi se révélait souvent insuffisante, viciée qu'elle est par des déficiences pour lesquelles d'ailleurs nous avons proposé des remèdes adaptés et suffisants.

Aujourd'hui je vous poserai une question semblable : « Espérez-vous en Dieu ? » Non pas d'un vague espoir, comme on attend un sauveur capable de remettre de l'ordre partout d'un coup de sa baguette magique, mais du seul espoir qui domine les autres et qui demeure intact, lors même que tous les autres sans exception se montrent à l'usage caducs ou déficitaires.

Avez-vous jamais pleinement réalisé que Dieu est l'objet final de votre espérance, qu'il est au principe, au centre et au terme de tout, que vous tendez vers lui comme tout ce qui est créé, et que tous les mouvements hors de Dieu sont inutiles et sans portée pratique pour la seule destinée qui compte, celle de l'au-delà de la vie ?

Etes-vous convaincus qu'il tient *seul*, et je vous demande de peser tout le poids de ce mot, les moyens de faire sa Volonté, compte tenu des causes secondes qu'il a créées, qu'il met en jeu, modifie ou arrête à son gré, et que s'il laisse à l'homme l'illusion de sa prétendue force et d'une liberté apparemment illimitée, c'est précisément pour lui permettre de faire ici-bas l'épreuve de sa liberté, épreuve dont les conséquences auront des répercussions éternelles ?

C'est pourquoi je répète ma question : « Espérez-vous en Dieu ? »... Votre espérance est-elle vivace ou endormie ? Tendez-vous vers lui avec toute l'humilité née de votre faiblesse, et toute la confiance forte de sa toute-puissance ? Avez-vous de votre vie naturelle et surnaturelle une juste perspective, en même temps que la vraie notion des moyens à employer pour atteindre, dans l'ordre et la sécurité, le terme ultime que vous a assigné la bonté d'un Maître qui veut votre béatitude ? Espérez-vous en Dieu avant tout autre espoir et plus haut que tout autre espoir ?

Il m'a semblé, m. f., qu'il y aurait profit pour vos âmes à opérer une revision des valeurs sur le chapitre de l'espérance, comme nous l'avons tenté ensemble sur la foi. Voulez-vous que, pour préciser l'objet de cette conférence, nous fixions nos idées autour de trois points principaux : 1° les fausses perspectives de la vie ; 2° les mirages décevants ; 3° la vraie perspective ?

Que la Mère bien-aimée, que nous aimons à invoquer sous le nom si profondément humain de Notre-Dame d'Espérance, nous aide à voir clair et que, selon le désir exprimé dans une des oraisons de l'Eglise, elle fixe nos cœurs là où sont les vraies joies, *ut ibi fixa sint corda ubi vera sunt gaudia !*

I. — *Les fausses perspectives*

Combien de chrétiens possèdent une juste conception des choses de la vie ? Combien mettent l'accent, comme on dit, sur les points principaux ? Ou plutôt, combien ne végètent-ils pas, du point de vue surnaturel, — celui qui nous occupe essentiellement, — parce qu'ils sont les victimes de fausses perspectives ?

Ces fausses perspectives, elles sont innombrables et nous n'avons pas la prétention de les énumérer et de les discuter toutes, au cours d'une conférence dont l'objectif et le temps sont nécessairement limités. Nous nous arrêterons, si vous le voulez bien, à trois d'entre elles qui sont à la fois les plus importantes et les plus courantes. Pour les uns, la terre passe avant tout ; le ciel, on y pensera plus tard. Pour une autre catégorie, la religion est considérée comme un talisman ou une loterie où l'on doit gagner à tout coup. Pour certains, enfin, le secours de Dieu se conçoit uniquement comme une aide matérielle. Avouez que ces idées sont couramment répandues et qu'elles méritent discussion.

1. Pour les premiers, ai-je dit, *la terre passe avant tout* et la possession du ciel est une affaire de surcroît.

Si l'on juge des âmes par l'écho de leurs conversations, c'est bien là l'idéal de beaucoup de chrétiens. On les voit avant tout préoccupés de leur sort humain, de leur situation, de leurs affaires, et ils appliquent ces principes directeurs pour la conduite et l'orientation de la vie de leurs enfants.

C'est en vertu de ce principe qu'on fera donner aux enfants une instruction religieuse élémentaire, alors qu'on fera de louables efforts pour développer au maximum leur culture humaine. Que de parents s'astreignent, au soir d'une journée chargée de travail, à surveiller, à reprendre le travail de leurs enfants, avec le dessein bien déterminé et d'ailleurs avoué, de leur assurer un classement honorable dans leur école ou leur collège et la réussite de leurs examens !

En voit-on autant qui soient plus justement préoccupés de la formation religieuse de leurs enfants ? Consentiraient-ils à sacrifier une partie de leur repos du soir pour leur apprendre le catéchisme, leur lire quelques pages d'Evangile ou la vie des saints, soucieux d'éclairer sur un point obscur leurs jeunes esprits ? Nous connaissons tous des parents qui ont une haute et juste conception de leurs responsabilités sur ce point essentiel, et qui ne reculent devant au-

cun sacrifice pour s'éclairer eux-mêmes et apporter à leurs êtres chers une lumière plus décisive dans ses conséquences que le pain qu'ils fournissent généreusement à leurs jeunes appétits. Qu'ils soient loués ; mais comme on voudrait que tous les parents chrétiens leur ressemblent et prouvent à leurs enfants, par des exemples plus éloquents que les plus beaux sermons, qu'eux, les premiers, placent les choses de Dieu avant les affaires de la terre !

C'est que, pour ces parents chrétiens, le ciel n'est pas une chose de surcroît, quelque chose comme les vacances : c'est l'affaire essentielle. Ils ont fondé un foyer, sachant bien qu'ils travaillaient pour l'éternité. Ils ont mis au monde des enfants, parce qu'ils savaient être ainsi dans l'ordre voulu par Dieu et que la famille dont ils posaient les assises sur la terre, aurait son achèvement définitif dans le ciel. Le bonheur promis par Dieu, ils ne le considèrent pas comme lointain et irréel : la vie de Dieu dans les âmes de leurs enfants, n'est-ce pas déjà le ciel anticipé par la vie de la grâce ?

En pratique, certains chrétiens vivent comme si leur vie terrestre ne devait pas finir et ne pas trouver au ciel sa sanction et sa récompense. Les parents chrétiens ne sont pas victimes de cette première fausse perspective qui semble faire des choses de la terre le terme ultime de leurs efforts.

2. Certains chrétiens, dont les idées sont vraiment imparfaites (sont-elles tellement rares ?), considèrent la religion comme *un talisman*, une sorte de porte-bonheur, un billet qu'on prend pour une loterie où l'on gagnera à coup sûr.

Ils consentent bien à prier Dieu ou les saints, mais à la condition formelle que leurs prières soient exaucées. Ils négligeront souvent leurs devoirs les plus essentiels de la pratique religieuse ; mais l'un des leurs est-il malade, a-t-il un examen à passer, s'agit-il d'une situation difficile à obtenir, alors, comme par miracle, cette piété utilitaire se réveille. On court en hâte mettre un cierge à l'église, on déposera une offrande dans le tronc des pauvres, et l'on attend avec confiance la réussite de cette démarche, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas très désintéressée.

Encore s'ils profitaient de cette circonstance exceptionnelle pour mettre en ordre, par une sincère confession et une communion fervente, les choses de leur âme ! Mais il semble que cet effort, qui est pourtant essentiel, les dépasse ; en tout cas ils lui préfèrent de beaucoup un sacrifice d'ordre pécuniaire.

Si leur prière est exaucée, tout va bien : ils n'en seront pas meilleurs, mais à la prochaine occasion ils renouvelleront semblable démarche, puisqu'à si bon compte ils ont obtenu ce qu'ils désiraient. Mais si le Seigneur n'a pas daigné agréer leur demande, les choses se gâtent, et on peut entendre des réflexions comme celle-ci, dont je vous garantis l'absolue authenticité : « Je suis brouillée avec le Bon Dieu : j'ai mis un cierge et je n'ai pas été exaucée ! » Et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une simple boutade : on a vu de ces personnes qui venaient à la messe de temps en temps, selon l'inspiration de leur bonne humeur, cesser toute pratique religieuse, comme pour punir Dieu de n'avoir pas condescendu à leur désir.

Ne prenons pas la peine de réfuter pour le moment une conception si enfantine et si fausse de la piété : elle est plus intéressée qu'intéressante, et la douce, la consolante vertu d'espérance en est complètement absente, et l'on y considère Dieu non plus comme un maître qui dispose à son gré de ses faveurs, mais plutôt (excusez cette comparaison très familière) comme une sorte de distributeur automatique.

3. Si la plupart des chrétiens s'évadent, heureusement, de cette fausse perspective qui réduit la religion à un talisman dont les effets sont quasi infaillibles, ils n'échappent pas toujours à une erreur non moins grave (fausse perspective, elle aussi) qui les porte à considérer l'aide fournie par la religion dans la vie présente presque exclusivement sous l'*angle matériel*.

Dieu ne nous a pas défendu de lui demander le bonheur humain, la santé, la prospérité et le succès de nos entreprises, et Notre-Seigneur lui-même, dans la prière qui doit être le modèle de toutes les nôtres, le *Notre Père*, demande en notre nom à Dieu le pain quotidien.

Mais toute la première partie de l'Oraison dominicale est consacrée à Dieu, à l'extension de son règne dans le monde, à l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel. Ce n'est qu'après s'être acquitté de cet hommage filial à son Créateur et Père que l'homme se retourne vers lui-même et expose à Dieu ses besoins personnels : quelques mots pour la vie du corps et, plus longuement, un recours confiant pour la vie de l'âme.

Si vous pouviez pénétrer dans certains sanctuaires intimes, — j'entends dans le cœur de certains chrétiens qui ne livrent que fort peu leurs pensées, — vous seriez peut-être surpris d'y lire la prédominance des désirs matériels. Lorsque ces chrétiens, vraiment mal éclairés, s'adressent à Dieu, c'est pour lui confier leurs ennuis d'argent, leur situation et celle de leurs enfants, la réussite d'un examen, le beau temps pour une excursion et même (je ne crains pas d'être contredit sur ce point) la chance à une loterie.

Mais ne cherchez pas chez ces gens-là des soucis surnaturels touchant leur vie chrétienne et l'avenir religieux de leurs enfants : ils s'imaginent faussement avoir accompli tout leur devoir en bornant leur horizon aux intérêts matériels. Ils consentiront peut-être encore à faire bon accueil à une chaîne de prières, afin d'écarter des leurs un prétendu sort funeste, et c'est tout.

Comme il faut les plaindre, ces âmes de nos contemporains et de nos frères, pour qui l'idéal en fait n'existe pas, qui tronquent la religion d'élan et d'amour que Jésus est venu nous enseigner, qui ont à leur portée une vie chrétienne dont ils ne vivent pas, qui ignorent, en un mot, les splendeurs de la vertu d'espérance !

II. — *Les mirages décevants*

S'ils se trompent ainsi dans la recherche de la vérité et du bonheur, ne croyez pas que leur cœur soit mort et que leur esprit soit pleinement satisfait : leur cœur demeure toujours avide d'un bonheur que la terre leur refuse, et leur esprit s'acharne vainement à forcer l'énigme de leur destinée.

Pourrait-il en être autrement ? Ils portent au plus profond d'eux-mêmes des regrets inconsolés, et leur âme vibre sous les appels au bonheur du paradis perdu. « Le cœur de l'homme, écrit Jacques d'Arnoux dans son livre admirable *Les sept colonnes de l'héroïsme*, depuis le drame originel, brûle comme une chapelle ardente. Il est tendu de noir, en deuil du primitif bonheur ; et toujours ses larmes tombent

sur le souvenir d'un ancien monde. Que l'espérance jette sur ce deuil la gloire de son luminaire ; que la foi et l'amour vous rappellent sans cesse le véritable absent. »

Le véritable absent, c'est Dieu, l'objet de notre espérance. Le cœur humain, si Dieu n'est pas là, trouvera-t-il l'apaisement et la joie ? Quelle erreur ce serait de le penser ! Il faut plutôt dire que, malgré des apparences trompeuses d'une complète indifférence, l'homme, frustré de l'espérance chrétienne, se lancera bien souvent dans des recherches folles et incohérentes pour compenser ce qui lui manque et tenter de combler en lui l'absence de Dieu. Car il n'est pas délivré pour autant de sa passion de bonheur et du désir effréné de savoir ; il sent en lui un désir jamais éteint de goûter les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal ; il entend à ses oreilles les sifflements du serpent infernal qui renouvelle chaque jour, à des millions d'âmes, l'invitation fatale qu'il adressa à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux. »

Savoir, on veut savoir, percer le mystère de l'inconnu et de l'avenir, reprendre à Dieu le secret qui lui appartient en propre, connaître l'inconnaissable, entrer en contact avec l'au-delà pour contenter la soif de mystère que tout être porte en soi !

Faut-il redire ici la misère de ce que j'ai appelés les *mirages décevants ?* Faut-il détailler la variété et la ténacité des expériences « désespérées » (c'est bien le terme qui convient) de ceux qui prétendent vivre hors de l'espérance chrétienne ?

S'il ne nous est pas possible de consacrer à un sujet aussi vaste et aussi angoissant les développements qu'il exigerait, nous voudrions au moins attirer votre attention sur plusieurs de ces « mirages dévants » qui troublent vainement et désaxent tant de pauvres âmes : les tables tournantes, les voyantes et le spiritisme.

1. *Les tables tournantes.* — Le phénomène magnétique auquel obéissent les tables qui se mettent à tourner dans certaines conditions, relève de lois naturelles liées à l'existence d'un fluide vital. Qu'un guéridon se mette à vire-volter est en soi une chose indifférente.

Mais elle perd ce caractère lorsque la curiosité s'en mêle et qu'apparaît dans une ombre qu'il ne quitte pas celui qui, par la curiosité qu'il fit monter en eux, fut l'artisan de la perte de nos premiers parents aux jours du paradis terrestre : le démon.

Sans doute, son action est mal définie et bien souvent il ne fait qu'exploiter des phénomènes naturels; mais n'oublions pas qu'il est toujours à l'affût, *quærens quem devoret,* cherchant une victime à dévorer, et entremêlant avec sa science perfide le permis et le défendu. Il s'y prend de la manière la plus simple, sous le prétexte que la table tourne naturellement, qu'on l'interroge par jeu et qu'après tout il est bien permis de se rendre compte par soi-même de la vérité de certaines allégations sur ce point. De là à poser à la table certaines questions indiscrètes et à pénétrer dans les terres inconnues où le démon est maître et seigneur, il n'y a qu'un pas, un pas d'autant plus dangereux qu'il est mal défini et qu'on le franchit sans s'en apercevoir.

Vous comprendrez, m. f., que, dans de telles conditions, l'usage des tables tournantes n'est plus indifférent et que les tables deviennent suspectes dès qu'elles se mettent à parler, autrement dit, dès qu'on les interroge.

Mais elles sont nettement dangereuses lorsqu'on cherche à en faire usage pour entrer en rapport avec les morts, lorsque leur usage est lié à la pratique du spiritisme. Nous aurons l'occasion d'en reparler tout à l'heure.

2. Après les tables tournantes et parlantes, voici maintenant les *voyantes.* Si j'en parle dans une assemblée comme celle-ci, ce n'est pas sans raison. Les voyantes, cartomanciennes et extra-lucides sont une des plaies des époques où la foi disparaît, et la nôtre n'a sur ce point rien à envier aux périodes de décadence.

Et l'on ne saurait qu'être péniblement affecté en apprenant que des catholiques, mal éclairés, certes, mais enfin des catholiques pratiquants, s'en vont chercher de prétendues lumières auprès de qui n'a reçu ni mission ni compétence pour les leur fournir. Ils grossissent la foule des dupes ; mais on aimerait que leur foi mieux éclairée, leur espérance mieux dirigée, les missent à l'abri d'erreurs de tactique aussi regrettables.

L'an dernier, une enquête ouverte par un journal permit à des lecteurs d'exprimer ouvertement leur opinion sur ce point, et ce n'est pas sans surprise qu'on put lire au bas d'une réponse cette signature : « Une catholique pratiquante qui, grâce à son horoscope, conserve la force morale dont elle a tant besoin. » Qu'elle ait besoin de force morale, nul n'en disconviendra ; mais on n'admettra qu'avec scepticisme que ce soit son horoscope qui lui dispense cette force morale.

Vous n'êtes pas, m. f., sans avoir entendu l'écho de pareilles affirmations dans vos conversations. Je veux espérer que de vous-mêmes vous aurez fait le départ de ce qui est du domaine scientifique, comme la graphologie, la radiesthésie et une certaine astrologie scientifique dont des esprits fort avertis s'occupent à préciser, autant que faire se peut, les lois extrêmement délicates. Vous aurez noté aussi que ces sciences repoussent toute investigation dans l'avenir, qu'elles savent fort bien ne pas leur appartenir, et se contentent de déceler dans le passé et dans le présent des signes utiles pour la conduite de la vie.

Nous, chrétiens, nous n'avons nul besoin de connaître notre horoscope pour diriger notre vie. La simple récitation du *Notre Père* nous en apprend beaucoup plus long que les horoscopes les plus détaillés, sur la Providence qui veille sur ses enfants et leur mesure la grâce de l'instant au poids du fardeau à porter.

De grâce, laissons la « consolation » des horoscopes à ceux dont la pauvreté n'attend pas d'autre espérance, et n'oublions pas que le présent est assez lourd pour que nous ne le grevions pas d'hypothèques prises sur un avenir incertain. Cet avenir, Dieu a voulu s'en réserver la science : n'ayons donc pas la témérité d'y plonger nos regards indiscrets ; estimons-nous plutôt heureux d'en ignorer certaines pages, dont une connaissance prématurée risquerait de paralyser nos énergies.

3. Il nous faut enfin aborder la question du *spiritisme,* qui réalise d'une manière plus malfaisante encore ce que nous avons nommé les « mirages décevants. »

Cette évocation, dans un cadre d'ombres et dans des conditions mystérieuses, de prétendus défunts, est, à n'en pas douter, une manifestation d'ordre diabolique. Ici aucune loi physique ne joue et nous entrons dans le domaine du préter-naturel, domaine des es-

prits, où la sagesse de l'Eglise nous défend absolument de pénétrer, parce qu'elle a maintes fois constaté que ceux et celles qui se livrent à ces pratiques y perdent la paix de l'âme et souvent la raison.

Mais le motif principal de la défense de l'Eglise tient au doute très suspect qui plane sur les esprits qui évoluent dans ce domaine. Ces esprits ne sont-ils pas les différentes figures de celui qui se joue de nous et est l'artisan de la damnation d'un grand nombre, le démon ?

Il faut se bien garder de mettre le démon partout; mais il est indéniable que le spiritisme proprement dit est diabolique. Sur ce point les Pères de l'Eglise, comme S. Jean Chrysostome et S. Augustin, se rencontrent avec les païens convertis, comme Porphyre, et même avec les spirites convertis, comme le marquis de Potet qui fut grand maître dans le spiritisme. Il déclare ce qui suit : « Je ne croyais pas au démon ; expérience faite, j'y crois, et pour cause. »

Tout le monde sait qu'il existe un pseudo-spiritisme dont les phénomènes ne relèvent que de la supercherie, des manifestations mystérieuses du subconscient ou de la conscience subliminale; mais lorsque le simili-spiritisme fait place au spiritisme proprement dit, on ne saurait nier qu'on se trouve devant une action ou une intervention nettement diabolique.

Le démon ne s'est pas seulement montré au désert, il y a 2000 ans, où il tenta Notre-Seigneur. Il agit de nos jours, en plein xx^e^ siècle, au cœur de nos cités qui sont réputées les plus civilisées, et il transforme les êtres imprudents qui se livrent, ne fût-ce qu'en passant, à son empire, en toupies tourbillonnantes qu'il fait tourner à son gré et entraîne dans sa ronde infernale. Lorsqu'il tient en main l'un de ces imprudents, il lui fait tout entreprendre, tout accepter, tout renier. Que de pages lamentables on pourrait ajouter à ces quelques paroles, que je vous demande avec confiance, m. f., d'accepter comme des témoignages douloureux et vécus !

III. — *La vraie perspective*

Que de chrétiens (n'oublions pas qu'ils sont nos frères malheureux !) se seraient évité d'amères désillusions, sans parler d'énormes sacrifices pécuniaires, s'ils avaient eu la sagesse et l'humilité de suivre les conseils, les ordres de l'Eglise ! Ils n'auraient pas connu la misère des « mirages décevants » et auraient suivi la route de leur vie, les yeux fixés sur la vraie perspective, celle qu'il nous reste à examiner.

La chose est si grave de conséquences pour le présent et pour l'éternité, que l'Eglise a précisé la doctrine divine dans des formules faciles et connues, qu'elle fait apprendre de bonne heure aux enfants sur les bancs du catéchisme, et qu'elle conseille vivement aux adultes de réciter et de méditer.

Vous connaissez et, je veux l'espérer, vous récitez fréquemment l'acte d'espérance, qui est pour nous comme le code de la route du ciel ; mais l'avez-vous jamais analysé à fond ? Si votre idéal de vie en adopte les directives, tant mieux ! vous êtes sur la voie droite. Si par malheur il s'en écarte, ayez le courage de rectifier la direction de votre vie, à peine d'aboutir à une impasse ou dans le fond d'un abîme.

De cet acte d'espérance nous tirerons trois conclusions qui jalonneront notre route : 1° la terre n'est qu'un lieu de passage ; 2° le ciel est seul un séjour définitif ; 3° la grâce divine est le secours essentiel à espérer pour atteindre le but.

1. *La terre* est pour nous un *lieu de passage*, et non une demeure permanente. Permettez-moi d'apporter le témoignage non suspect de Victor Hugo, dans un discours qu'il prononça devant l'Assemblée nationale : « Il y a un malheur à notre époque, je dirais presque qu'il n'y a qu'un seul malheur : c'est une tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout, on y ajoute l'accablement du malheur par le poids insupportable du néant ; et de ce qui n'est que la souffrance, on fait le désespoir, c'est-à-dire la loi de l'enfer. Ce qui allège le malheur, ce qui rend l'homme bon, sage, bienveillant, juste, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie. »

Certes, nous sommes, comme l'a dit le poète, « des voyageurs d'un jour sur la terre où l'on pleure, » sur cette terre maudite depuis la faute originelle et devenue pour nous un *lieu d'épreuves*. Ne nous suffit-il pas d'ouvrir les yeux autour de nous pour dénombrer les épreuves parfois déconcertantes qui fondent sur la pauvre humanité ?

Les voies de Dieu sont vraiment incompréhensibles pour nos esprits limités et aveuglés, et devant certaines débâcles nous sommes réduits à redire avec le saint homme Job : « Seigneur, vous me l'aviez donné, vous me l'ôtez : que votre saint nom soit béni ! »

Malheur à ceux qui mettent tout leur espoir dans la vie présente ! Elle ne leur réservera souvent qu'amertumes, désillusions, deuils, déchirements et désespoirs devant des tombes fermées à tout jamais.

Et le *danger* de notre situation n'est pas tant dans les coups du sort qui nous frappent que dans le silence de Dieu. Il est comme le maître dont Jésus nous parle dans la parabole du serviteur vigilant : il est absent, il est parti, et nous ignorons à quelle heure il reviendra pour le grand règlement des comptes. Nous sommes ainsi exposés à l'oublier pratiquement, à vivre comme s'il n'existait pas, comme si ses ordres devenaient caducs. Et nous nous amusons, comme un personnage de la fable, le petit Chaperon rouge, tout le long de la route, insouciants du danger qui nous menace, oublieux de la mission que chacun de nous a reçue.

Heureux plutôt ceux qui vivent sur terre comme des habitants de passage, décidés à tout accepter, à tout endurer pour atteindre le but, à tout éviter de ce qui pourrait en écarter à tout jamais ! La vérité, elle est là.

2. Que demandons-nous donc à Dieu dans l'acte d'espérance ? Non pas la santé, ni la richesse, mais le bonheur éternel, celui qui n'est plus sujet aux fluctuations de notre existence actuelle, celui qu'on appelle la *béatitude du ciel.*

Le ciel ! le voilà donc prononcé le mot magique du chrétien, celui qui donne du courage pour bien vivre, celui qui ranime les énergies défaillantes, celui qui sèche les larmes les plus amères, celui qui donne tout son vrai sens à la vie et à l'amour de Dieu pour nous. Rappelez-vous les paroles si fortes de Victor Hugo que je citais tout à l'heure : « Ce qui allège le labeur, ce qui rend l'homme bon, sage, bienveillant, juste, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie. »

Mais nous commettrions un oubli irréparable si nous négligions une phrase décisive de l'acte d'espé-

rance : « Mon Dieu, j'espère que vous me donnerez... le bonheur éternel dans l'autre (monde), *si j'observe vos commandements.* » La voilà, la condition qui fixera notre espoir sur son plan définitif et nous dictera notre ligne de conduite : le bonheur éternel, il est conditionné, avant tout, par l'observation de la loi divine, des commandements de Dieu et de l'Eglise. En ce sens on doit déclarer que « hors de l'Eglise », qui nous transmet les désirs divins, « point de salut. »

3. *La grâce,* méritée par Jésus et promise par lui, sera notre secours essentiel et assuré. Notez bien encore que, dans le même acte d'espérance, nous ne demandons à Dieu, pour atteindre le terme de notre destinée, le ciel, qu'une seule chose : « la grâce en ce monde. » Sans elle, c'est-à-dire sans le secours de Dieu, rien n'est possible dans ce domaine ; avec elle tout devient possible, il n'est pas d'obstacle que la grâce divine ne puisse vaincre.

Nous ne demandons pas au Seigneur, ni la richesse, ni la santé, ni même le succès ; nous ne formulons même pas un vœu pour souhaiter le bonheur ici-bas, car l'Eglise sait trop que le bonheur humain est une chimère. Ce que nous implorons humblement, avec une ferveur chaque jour renouvelée et accrue, c'est la grâce, c'est-à-dire ce don gratuit de Dieu qui vient appuyer notre faiblesse, soulever nos énergies, éclairer notre route, nous maintenir et nous ramener dans la voie du ciel.

Et cette grâce, secours essentiel, elle nous est garantie par le sang même du Christ et par ses promesses. Nous prenons ici-bas des assurances contre le vol et l'incendie, et nous ne réussissons pas toujours à faire valoir nos droits quand le malheur a fondu sur nous. Avec la grâce de Dieu, il en va tout autrement : Dieu ne fera jamais faillite et ne manquera jamais à ses promesses. Notre espérance, elle se fonde sur la bonté de Dieu, sur ses promesses formelles, sur les mérites infinis, inépuisables, de Jésus. Et puis, ne savons-nous pas qu'il est trop bon pour nous laisser seuls, abandonnés, désemparés, sur la route où son amour nous attend ?

* *

Telle est bien, m. f., la doctrine simple et sûre à la fois de l'Eglise sur notre destinée et les moyens nécessaires et suffisants pour l'atteindre. Retenons-la, car la leçon est de poids, et nous mettrons dans notre existence l'ordre, la confiance et la paix.

L'*ordre,* d'abord, car tout sera à sa place, et nous vivrons à l'abri des erreurs de direction dont nous avons souligné les mirages décevants ou les vues incomplètes. Notre vie chrétienne sera mieux dirigée, nous aurons une vue plus nette des secours essentiels à obtenir, nous viserons toujours le terme béni de notre céleste destinée : avant tout et à tout prix nous aurons l'ambition de mettre Dieu ici-bas dans notre vie, afin de ne point le perdre éternellement. Ainsi la poursuite de notre bonheur rejoindra le désir de son amour sur nous, parce que nous vivrons selon l'ordre divin.

La *confiance* ensuite entourera notre vie comme d'un manteau protecteur. Alors nous serons soutenus par un sage optimisme gagé sur notre confiance en Celui qui est le tout-puissant et le très bon. Sans doute, notre faiblesse nous fournira-t-elle des raisons de craindre pour notre salut ; mais notre bonne volonté, forte de notre confiance inébranlable en Dieu, proclamera plus fort nos motifs d'espérer, puisque nous savons que Dieu ne refuse jamais sa grâce à celui qui la demande humblement et se fait sans honte le mendiant de Dieu, *homo mendicus Dei.*

Enfin la *paix,* le bien suprême de notre pèlerinage terrestre, nous sera assurée. Nous besognerons comme de bons ouvriers, jaloux d'accomplir consciencieusement la tâche que le Maître nous aura assignée. Si la main qui nous aime pose parfois sur nos épaules des croix que notre raison juge trop lourdes, nous saurons les accepter sans geindre, sans revendiquer hautement des droits que nous n'avons pas, et nous continuerons notre route en nous redisant la parole apaisante et d'une douceur inépuisable de la grande sainte Thérèse : « Dieu sait tout, Dieu peut tout, et Dieu nous aime. »

Jusqu'au jour où notre course prendra fin, où l'heure viendra pour nous de voir s'ouvrir ce ciel qui aura été toute notre vie l'objet bienheureux de notre espérance. Puissions-nous alors, comme le docteur Jean Camus, qui réunit sa femme et ses douze enfants autour de son lit de mort, trouver dans notre foi la force de dire à ceux qui nous entoureront : « Mes bien-aimés, quand je serai mort, ne pleurez pas ; mais chantez le *Magnificat !* » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

II

DIVERS FONDEMENTS DE LA MORALE

Mes frères,

Il ne suffit pas de dire : « Nous devons faire telle action et nous refuser telle autre, » parce qu'alors chacun pourra demander invariablement : *Pourquoi?*

Oui, pourquoi ? C'est à ce terrible et incessant pourquoi qu'il faut répondre, si l'on veut donner une règle solide à notre conduite morale. Autrement dit, quel est le fondement de la morale ? sur quelles assises doit s'établir sa force obligatoire ?

Les réponses n'ont pas manqué, et avant de donner la vraie, nous allons voir, en un rapide aperçu, les incohérences et les contradictions de plusieurs qui laissent la conscience humaine dans une angoissante incertitude.

Faisons défiler, en les ramenant à leur plus simple expression, certaines bases factices du devoir : la loi, l'opinion, l'instruction, la force, la conscience, la raison, la vérité, la solidarité, la recherche du plaisir, l'intérêt, la morale scientifique, l'honneur.

* *

1. Est-ce *dans la loi* que je trouve le fondement de la morale ?

Le citoyen doit respecter les lois de son pays, rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Mais la loi ne fait pas les convictions, les mœurs, les caractères, et elle peut être mauvaise. « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est dans la loi, a dit Montesquieu ; elle ne doit être dans la loi que si elle est juste. » Et parfois, la parole d'un ancien revient à la mémoire : « Il y a des écrits auxquels on donne le nom de lois et qui ne sont que des conventions entre malfaiteurs. » Et puis, les lois, même les meilleures, sont souvent impuissantes et s'arrêtent devant le mur de la vie privée, devant la conscience et le for intérieur.

2. Et si nous consultions *l'opinion ?* — Mais l'opinion s'égare facilement ; elle est changeante, capricieuse à l'excès, subit des influences désastreuses, se laisse entraîner et surprendre à des indulgences déconcertantes, des partialités révoltantes ; elle voit faux ; elle est injuste ; elle préfère souvent Barabbas à Jésus.

3. Il y a *l'instruction.* — L'instruction peut faire des savants, des policés. Elle ne fait pas, à elle seule, les justes et les dévoués. Ses données sont incomplètes, même insuffisantes, par suite de leur nature et par suite de la boursouflure des programmes trop chargés ; elles peuvent être dangereuses, quand elles ne s'étayent pas sur l'éducation morale et religieuse.

4. Il y a *la force ;* il y a la compression administrative. — Si la force courbe les esclaves sous le même niveau, elle n'enchaîne pas les âmes dans le même amour. Et si on cède momentanément au plus fort, on est prêt à secouer demain tout joug d'autorité : la force peut changer de camp.

5. Frappons à la porte de *la conscience.* — Mais la conscience peut être obscurcie par les passions, les préjugés, l'intérêt, les influences du temps et du milieu ; elle peut être déformée par le scrupule ou le laxisme, et il arrive que deux devoirs sont en conflit. « Dans les temps troublés, a dit Guizot, il est souvent plus difficile de connaître son devoir que de le faire. » — La conscience peut être corrompue, mauvaise. L'académicien François Coppée n'a-t-il pas dit cette âpre parole : « La conscience, c'est comme les gants de Suède, ça se porte sale ! » — Et qu'est-elle la conscience, si elle n'est pas dans l'homme l'œil de Dieu qui surveille, la voix de Dieu qui avertit, qui accuse et qui juge ?

6. Mais *la raison* ne dit-elle pas à l'homme son devoir ? C'est « l'impératif catégorique » auquel il faut obéir. — Ne marchandons pas à la raison droite sa valeur, mais si elle a des droits, elle a aussi des devoirs, ses limites. Le principe de la morale rationnelle est insuffisant, parce qu'il manque d'autorité et d'efficacité. — Il manque d'*autorité,* car, alors, l'homme parlerait en législateur et en sujet ; dans de telles conditions, l'autorité de la loi, sa force obligatoire serait tout entière dans la volonté de l'homme. Ne serait-ce pas la porte ouverte à l'arbitraire, à tous les caprices du plaisir, de l'intérêt, des passions, des influences, des doctrines ? — Il manque d'*efficacité.* Si la raison humaine doit être maîtresse et souveraine, le respect de Dieu ne compte plus. On met sur le même pied toutes les formes religieuses ; les vérités, base de l'ordre surnaturel, chancellent, s'effondrent ; au milieu de ce tintamarre de cervelles philosophiques, comme dit Montaigne, les mœurs privées et publiques ressentent de fâcheux contrecoups. « Ma raison me suffit », diront l'enfant, le jeune homme, la jeune fille au père, à la mère qui donneront bons conseils et remontrances. « Ma raison me suffit », dira la femme au mari, le mari à la femme, l'employeur à l'employé, l'employé à l'employeur. Et quand la conscience est aux prises avec la passion, quand il y a lutte entre le devoir et l'intérêt, qui oserait dire que la raison suffit pour vaincre le mal par le bien ?

7. Il faut fonder la morale sur la *vérité,* dira-t-on encore. Cultivez la vérité, c'est le fondement le plus sûr de la morale. Soyez sincère envers vous-même, comme envers les autres, et votre conduite morale sera sûre et droite. — C'est très bien. Mais qu'est-ce que la vérité ? Il faut d'abord la définir, car, pour être sincères avec nous-mêmes, il faut bien que nous ayons une règle morale sur laquelle nous puissions nous appuyer. Autrement, nous serons comme ces gens qui prennent un plaisir extrême à se regarder dans la glace, parce qu'ils se trouvent fort jolis. A coup sûr, ils sont sincères dans leur appréciation ; ils se trouvent vraiment fort jolis, mais le sont-ils en réalité ? Est-ce que la vérité correspond sûrement à leur appréciation ? N'est-ce pas Verlaine qui se définissait lui-même :

> Cœur à tous vents, vraiment, mais vilement sincère.

8. Il y a *la solidarité,* cette union d'intérêts qui nous lie à nos semblables. — Mais la solidarité n'est qu'un mot, si elle ne s'enracine pas dans l'idée chrétienne de la paternité divine. Elle ne dit rien à ma raison, rien à mon cœur ; elle est sans justesse et sans bonté. Un des apôtres de cette morale s'écriera pompeusement en terminant un discours : « Voyez donc dans les steppes de la Russie blanches de neige un voyageur égaré dans la nuit, sans qu'une borne ne vienne indiquer son chemin... Ce voyageur, c'est l'humanité, qui, depuis des siècles, cherche ainsi son chemin sans le trouver. Plaçons donc une borne sur son chemin : la notion de la solidarité. Ce sera le guider pour l'avenir et à jamais. »

Peut-on oser parler ainsi après vingt siècles de christianisme, dont rien ne peut remplacer le cri si plein de pitié : « *Misereor super turbam.* J'ai pitié de la foule ! » Qu'est-ce donc que cette borne, à côté du foyer de lumière et de chaleur apporté par le Christ ? Votre borne sera pour faire tomber l'humanité dans cette neige froide où son cœur se glacera encore plus.

Edmond Schérer s'écriait un jour, en traitant de la morale : « Moi, je décline la solidarité. » En effet, la solidarité est un de ces principes dont la plupart des gens usent quand ils y sont obligés ou quand ils y trouvent leur intérêt, mais qu'ils lâchent volontiers quand il leur faut se sacrifier à l'intérêt des autres.

Allez chercher la solidarité dans les consciences des foules où chacun écrase son voisin pour être mieux ou de peur d'être mal. Aussi quand Auguste Comte dit : « Il faut vivre pour les autres », sa parole reste vaine si elle ne repose pas sur un motif plus haut que la terre. Pourquoi se sacrifier pour des inconnus, pour la collectivité ? Pourquoi ne pas se dégager, si l'on peut, des mailles de cette solidarité gênante, afin de chercher son intérêt et son plaisir ? Pourquoi l'intérêt, le plaisir des autres à la place de mon intérêt, de mon plaisir ? La question reste sans réponse. La solidarité n'a pas sa valeur par elle-même.

9. L'homme est fait pour le bonheur ; le but de la vie doit donc être la *recherche du plaisir.* D'où il suit qu'il faut appeler « bien » tout ce qui apporte une jouissance et « mal » tout ce qui cause de la douleur. « Recherche le plaisir, fuis la douleur », telle est la maxime de la morale du plaisir. Fais donc ce qui te plaît, renverse ce qui te gêne, prends tout ce qui te tente, grise-toi de toutes les jouissances, même les plus saugrenues et les plus basses. — Voilà cette morale dont Molière nous donne un raccourci dans le *Bourgeois gentilhomme.* M. Jourdain, un nouveau riche de ce temps-là, veut apprendre quelque chose. On lui propose la grammaire, la danse, la logique, la morale. Il accepte la morale, en demandant de quoi elle traite. On lui répond : Elle

traite de la félicité, elle enseigne aux hommes à modérer leurs passions. « Non, réplique-t-il aussitôt, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables et il n'y a morale qui tienne. Je veux me mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie. »

Le principe de cette morale de plaisir est faux et impuissant, car les plaisirs sont loin d'être toujours un bien. Il en est de honteux, et tous, même les bons, sont rares, éphémères ou fugitifs, suivis souvent de grandes peines, et ils se paient fort cher.

10. Laissons donc le plaisir. Cherchons dans *l'intérêt* le fondement de l'obligation. « Nos actions sont bonnes, disent les tenants de la morale utilitaire, quand elles sont avantageuses ; elles sont mauvaises, quand elles sont nuisibles. » — Nous sommes juges de ce qui nous est avantageux ou non, par conséquent de ce qui est bien ou mal, et nous pouvons employer, pour atteindre notre but, tous les moyens que nous jugeons utiles. D'où il résulte que tous les moyens sont bons, que le bien n'a rien d'absolu et que nous pouvons aller aux pires excès, pourvu qu'ils nous procurent des avantages.

« L'intérêt, dit Bossuet, n'a pas de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps et s'accommode aux affaires. »

L'exposé seul de cette morale suffit pour soulever l'indignation et écœurer.

11. La *morale scientifique,* partant d'un point de départ absolument arbitraire, affirme que les mœurs ont passé par les mêmes transformations que les espèces et que cette évolution est l'auto-productrice des notions morales. L'homme s'arrêterait devant le mal comme le chien d'arrêt. On l'a dressé ainsi et il transmet cette qualité à sa postérité. — Ce mécanisme enlève toute responsabilité, par conséquent tout mérite et tout démérite. Est-ce par cette comparaison, peu flatteuse d'ailleurs pour nous, qu'on peut expliquer les merveilles de la conscience humaine chez le martyr, chez le soldat, dans un S. Vincent de Paul, — devenant le Père de la Patrie, le sauveur du pays dans les circonstances tragiques où la famine mettait le peuple de France, — le dévouement du père et de la mère pour l'enfant ?

Du reste, ces théoriciens ne cachent pas qu'ils considèrent ces idées morales comme de simples hallucinations. Nous serions donc des hallucinés en croyant avoir des idées bonnes ou mauvaises. Et alors la raison du devoir, le fondement de l'obligation d'agir bien, c'est simplement l'idée fixe, l'obsession de l'halluciné.

Quand nous regardons cette morale stérile, cet effort vain pour démolir nos croyances supérieures, quand nous voyons ces moralistes nous fermer le ciel pour nous contraindre au nom d'une prétendue science à ne voir que la terre étroite, si courte dans ses joies, comme nous pensons au vers du poète :

Mon espoir est trop grand pour n'être qu'une erreur !

12. Il y a *l'honneur.* — Nous n'avons pas le droit de médire de ce sentiment, qui est noble et grand, quand il y entre le respect de soi-même et le sens de notre dignité, quand il est d'accord avec le devoir. La parole d'honneur a quelque chose de sacré. Mais la morale qu'on a voulu fonder sur l'honneur seul est insuffisante : elle n'est pas précise, elle est mal définie et va à l'encontre de l'honneur même.

Elle n'est pas précise. Quel est son code ? quels sont ses commandements ? Ils varient d'après les individus, les idées, les mentalités. D'aucuns sont très larges pour se donner un certificat d'honnêteté. Voyez les dettes de jeu ; elles sont considérées comme dettes d'honneur et on se croirait déshonoré si on retardait leur paiement d'un jour. Ce sont cependant des dettes de singulière origine ! L'honneur exigera des réparations sanglantes pour des injures imaginaires ou relatives. Quelqu'un se croira comme obligé de venger son honneur par les armes, alors qu'il regardera comme permise ou comme une peccadille telle faute grave qu'il lui plaira de commettre, tout en la considérant comme un crime si sa compagne en faisait autant.

C'est à propos de l'honneur qu'un de nos auteurs contemporains disait dans une comédie ces paroles suggestives : « Autrefois, on réclamait d'un homme plus que de l'honneur, on lui demandait de la délicatesse ; puis le jour est venu où il a fallu se contenter de l'honneur seulement ; de l'honneur on est tombé à la probité... et maintenant nous en sommes à la correction. Voilà la caractéristique de notre époque : la dégringolade. »

Cette morale de l'honneur n'a pas de fond. Chez beaucoup de gens, l'honneur est quelque chose de tout extérieur, c'est pour la galerie ; c'est le jeu de scène de l'acteur, qui sent qu'on le regarde ; c'est le manteau qui cache des habits plus ou moins usagés, plus ou moins sales ; c'est le pavillon qui couvre une marchandise quelconque de vil prix.

La morale basée sur l'honneur n'a pas de fond. Quel est donc son rôle vis-à-vis des pensées, désirs, haines, jalousies, turpitudes, projets de vengeance, impudicités qui souillent dans le silence et les ténèbres ? On peut n'avoir rien à démêler avec la Cour d'assises, éluder les articles du Code, passer sain et sauf à travers les battues de la gendarmerie et les mailles de la procédure, et se croire honnête homme, tout en se permettant de fameuses licences. Les dehors sont corrects : c'est l'innocence de surface ou de parade. Et on se fabrique une petite moralité, toute gentille, toute facile, une moralité à soi. C'est bien cette dernière lampe dans un temple dévasté, dont parle Alfred de Vigny ; c'est l'idole creuse et dédorée sous le nom de laquelle on s'accorde tant de choses.

Sans compter que, par son simple énoncé, cette morale de l'honneur montre qu'elle va à l'encontre de l'honneur lui-même.

Eh quoi ! partisans et pratiquants exclusifs de cette morale, que faites-vous de vos engagements pris au Baptême, à la Première Communion, à la Confirmation, et dans maintes autres circonstances sans doute, vous qui les déchirez comme de vulgaires chiffons de papier, en refusant à Dieu l'adoration à laquelle il a droit ? Est-ce de l'honneur, cela ? Non, non, ce n'est pas avec cet honneur seul qu'on peut établir une morale droite, sincère et efficace.

* *

La loi, l'opinion, l'instruction, la force, la conscience, la raison, la vérité, la solidarité, le plaisir, l'intérêt, la morale scientifique, l'honneur sont loin de pouvoir être le fondement du devoir.

Sénèque disait déjà : « C'est un travail délicat que celui de devenir homme de bien. » C'est un problème très complexe, et nous sentons bien qu'il faut tabler sur autre chose et dire à Dieu : « Aidez-moi, protégez-moi ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XII

4e Dimanche après l'Epiphanie

LE SOMMEIL DU PÉCHEUR

Mes frères,

Accompagné de ses disciples, le divin Rédempteur monte sur la barque de Pierre et s'abandonne au sommeil. Pendant ce temps, les vents se déchaînent, la mer s'enfle, les flots s'élèvent et menacent de submerger l'embarcation. Cependant Jésus continue de dormir. Que signifie ce sommeil, m. f.? Quel mystère nous cache-t-il ? Nous pouvons voir là, si je ne me trompe, une image de l'homme juste qui, même au milieu des agitations de cette mer orageuse qui s'appelle le monde, repose dans une paix parfaite. Mais qu'il en est bien autrement de l'homme pécheur qui, dormant au sein de son iniquité, n'y peut cependant trouver aucun repos ! Son sommeil, en effet, est plutôt une léthargie qui annonce une mort prochaine.

Réveillé par les cris de ses disciples épouvantés, Jésus élève aussitôt la voix et fait sentir son pouvoir aux vents et à la mer, et à l'instant même la tempête s'apaisa et il se fit un grand calme. Si les prières étaient capables d'éveiller le pécheur endormi dans ses fautes, je voudrais me jeter à ses pieds et lui dire : « Mon frère, ayez pitié de votre âme ; n'attendez pas pour vous réveiller que vous soyiez arrivé au seuil de votre éternité. Ouvrez les yeux sur le danger que vous courez ; sortez de ce sommeil funeste, précurseur d'une mort éternelle. » Mais les prières ne suffisent peut-être pas ? Vous voulez que pour aider à votre résurrection je vous présente des motifs plus puissants ? Eh bien ! je montrerai d'abord tout ce que Dieu a fait pour vous tirer du sommeil de la mort où vous avait plongés le péché, et ensuite je vous dirai ce que vous devez faire vous-mêmes pour correspondre au charitable empressement qu'il met à vous sauver.

I. — *Ce que Dieu fait pour réveiller le pécheur*

Du sommeil du divin Maître, passons, si vous le voulez bien, au sommeil d'un de ses disciples : nous trouverons là un exemple qui vous montrera en même temps et les traits de la bonté divine et l'obligation où nous sommes d'y correspondre.

C'est à Jérusalem, dans une obscure prison : condamné à mort par Hérode Agrippa, l'apôtre Pierre est couché et dort paisiblement dans ses chaînes et sous les yeux des soldats préposés à sa garde. Mais voici qu'un ange envoyé de Dieu illumine d'une clarté soudaine les ténèbres de la prison, touche l'épaule de Pierre et lui dit : « Allons, debout : lève-toi ! » Je vous le demande, n'y a-t-il pas là une image frappante de l'état de l'homme pécheur et de la conduite de la miséricorde divine pour l'amener au repentir ? Pécheurs, c'est à vous et de vous que je parle. Eh quoi ! le péché a obscurci votre intelligence, vous êtes dans les ténèbres, la mort s'approche pour vous saisir, la sentence de votre condamnation éternelle est écrite dans le ciel, les démons se tiennent à vos côtés et vous guettent comme une proie, vous êtes retenus captifs par autant de chaînes que vous avez de fautes sur la conscience : oui, et comme Pierre dans sa prison, vous dormez profondément.

Et qu'a fait Dieu pour vous soustraire à un si grand danger, pour vous tirer de cette léthargie fatale ? Bien des fois il a fait briller à votre esprit une lumière surnaturelle qui vous découvrait la laideur du vice, la beauté de la vertu, la vanité du monde, l'importance du salut, la misère de votre état, la brièveté de la vie, l'horreur de la mort, l'éternité des peines. La foi aux vérités éternelles s'est imposée à vous malgré vous... Et cependant vous avez continué de dormir votre sommeil, comme Jonas au bruit du tonnerre et de la tempête ; et le Seigneur toujours miséricordieux n'a pas cessé de vous frapper pour vous sauver. Il vous a attaqué alors au plus intime de votre cœur par des remords qui vous ont fait sentir que le péché est comme une épine qui vous transperce, comme un cancer qui vous ronge... Alors vous vous êtes enfin quelque peu émus, mais semblables à un homme assoupi, vous étant retournés sur un autre côté, vous avez prolongé votre coupable somnolence. Et votre Dieu qui ne se fatigue jamais à s'occuper de vous, vous a fait entendre sa voix : voix intérieure de ses vives inspirations, de ses pressants appels, de ses amoureuses sollicitations ; voix extérieure de ses ministres dans la chaire chrétienne, voix de ses prêtres au tribunal sacré, voix de cet ami fidèle, de cette épouse si désireuse de votre bien, voix de ce livre pieux qui vous est tombé sous les mains comme par hasard, voix sortie de ce cadavre que vous avez contemplé un moment... Dans toutes ces circonstances, c'était la miséricorde de Dieu vous répétant les paroles de l'ange à Pierre endormi : « *Surge*, lève-toi, ô mon fils, sors de ce sommeil dangereux, sors des ténèbres qui t'environnent, secoue ces chaînes pesantes, sors de ton misérable état, *surge*. » Et vous, comment avez-vous répondu à tant de bonté ? Vous le savez, hélas ! Vos oreilles sont restées sourdes et votre cœur insensible à tous ces charitables avertissements.

Mais tirons un voile sur le passé, et voyons maintenant ce que vous devez faire pour correspondre à ces pressantes sollicitations, à ces divines avances : pour cela, retournons à Pierre.

II. — *Comment le pecheur doit répondre*

L'ange libérateur fit à l'apôtre trois recommandations : il lui ordonna de se lever immédiatement, *surge velociter*, de prendre son manteau, *circumda tibi vestimentum tuum*, et de le suivre, *et sequere me*. Dieu qui veut votre salut, ô pécheurs, vous fait entendre les mêmes paroles en ce moment.

1. Levez-vous vite, et sortez sans retard de la captivité où vous retient le péché, *surge velociter*. Le moindre retard peut vous être fatal. Ne dites pas que vous en sortirez plus tard : vous avez dit tant de fois déjà que vous abandonneriez le péché, que le Carême viendrait, et que durant ce temps favorable vous vous convertiriez sérieusement. Ce Carême, il est venu, et vous avez remis votre conversion au temps de Pâques, de Pâques à la Pentecôte, de la Pentecôte à l'autre Carême.

Remettre à un autre temps une affaire si importante, c'est un signe manifeste qu'on y met bien peu de bonne volonté. Oh ! je le sais : pour justifier ce délai, les prétextes ne manquent pas. « Je suis assiégé par tant d'affaires, dit-on, qu'elles m'en-

lèvent la paix de l'âme et le temps nécessaire pour rentrer en moi-même : ce sont des champs à cultiver, des fruits à recueillir, des affaires à expédier, des procès à soutenir, des comptes à régler, des voyages à entreprendre. Lorsque ces causes de distraction n'existeront plus, et que tous ces empêchements auront disparu, alors je travaillerai sérieusement à mon salut. » Mais, de grâce, de quelles affaires, de quels travaux, de quels comptes voulez-vous donc parler ? L'affaire la plus importante, il me semble, c'est celle qui regarde l'âme, c'est la grande affaire du salut éternel. Le procès le plus sérieux à soutenir, c'est celui où il nous faut vaincre le démon devant le tribunal suprême. Le voyage le plus pressant à assurer, c'est celui qui conduit à l'éternité.

Voici le temps favorable, voici l'heure propice pour sortir de votre paresse, de votre sommeil fatal; si vous différez, ce délai sera votre ruine. Une conversion à venir est d'autant plus trompeuse qu'elle vous sourit davantage. Le temps appartient à Dieu. Un jour viendra où vous ne l'aurez plus, ce temps ; alors vous vous repentirez de ne pas avoir profité de celui qui vous est donné ; mais il sera trop tard. Il vous arrivera, — oh ! que Dieu vous en préserve ! — ce qui arriva aux gendres de Lot : « Levez-vous ! leur avait-il dit, en les pressant, levez-vous, sortez vite de Sodome : sa destruction est imminente, car voici que le feu du ciel va tomber sur elle. » Mais eux, sans faire attention à cet avertissement, restent dans la ville, et sont bientôt enveloppés dans le feu qui les consume avec l'infâme cité.

2. La seconde chose que l'ange ordonna à Pierre, ce fut de prendre ses vêtements et de s'en revêtir : *circumda tibi vestimentum tuum.* Sur les fonts sacrés, en même temps que vous avez reçu le caractère baptismal, votre âme a été comme revêtue, elle aussi, des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. Mais hélas ! plus tard vous vous en êtes dépouillés, quand vous avez eu le malheur de commettre le péché mortel.

a) Pauvre foi ! comme vos passions coupables l'ont alanguie en vous ! Bien plus, après la lecture de tel livre impie, après le discours de cet incrédule, la foi est morte en vous, et comme on fait d'un vêtement usé, vous l'avez abandonnée. Ah ! de grâce, reprenez-la ! Il existe un Dieu, l'idée d'un Dieu existe en dépit de tous les efforts de l'impiété, en dépit de toutes les violences qu'on peut faire à l'intelligence. Sans doute, cette idée de l'existence d'un Dieu, on peut bien la chasser de son cœur par un acte de rébellion de la volonté ; mais la chasser de l'esprit par une conviction bien raisonnée, jamais. Il existe un Dieu, rémunérateur pour les bons, vengeur pour les méchants. Après quelques jours passés sur la terre, la mort précipitera le corps dans un sépulcre et l'âme dans l'éternité. Quel sera son sort ? La vie présente en décidera : vie de pécheur, éternité de haine ! Voilà ce que la foi nous enseigne ; revêtez-vous-en, pesez-en bien les infaillibles vérités, appliquez-les à vos besoins actuels, *circumda tibi vestimentum tuum.*

b) Revêtez-vous ensuite de l'espérance. Vos espérances, sur qui les avez-vous fondées jusqu'ici ? — Sur le monde ? Mais le monde est un traître, et une triste expérience vous l'a fait appeler plus d'une fois de ce nom. Le monde est comme une scène continuellement changeante qui aujourd'hui vous réjouit, et demain vous attriste ; son inconstance fait que vous ne pouvez être sûrs en rien de ce que vous attendez de lui, *præterit figura hujus mundi.* — Vous espérez dans les hommes ? Mais vous savez bien que chez tous, ou la malice en fait des menteurs, ou l'impuissance les force de manquer à leurs promesses. Ne vous appuyez donc pas sur un roseau brisé, sur un mur qui menace ruine. Placez toute votre confiance en Dieu : il est le seul et véritable ami ; aucun de ceux qui ont espéré en lui n'a été trompé.

c) La charité enfin, c'est cette robe nuptiale dont vous devez être revêtus. Le Père céleste vous la rendra, si, imitant l'enfant prodigue, vous retournez à lui. Oui, imitez l'humilité de ce fils repentant, ses regrets, sa douleur. Dépouillez-vous du vieil homme et de tous ses vices aux pieds du ministre de Dieu, en déclarant sincèrement vos fautes, en les détestant de tout votre cœur ; revêtez-vous de l'homme nouveau en commençant une nouvelle vie, une vie chrétienne qui vous permette, sans crainte d'être trompé, de compter sur une vie éternelle.

3. Ainsi revêtus de la foi, de l'espérance et de la charité, il reste encore à marcher, comme Pierre, derrière l'ange qui vous invite à le suivre, *sequere me.* Choisissez-vous un confesseur savant, pieux et prudent. C'est lui, dit S. François de Sales, c'est lui qui est l'ange visible de vos âmes : il accompagnera tous vos pas, vous éloignera des occasions dangereuses, vous guidera dans la voie du salut; et quand bien même sur votre chemin se rencontreraient des portes de fer, devant vous, comme devant S. Pierre, elles s'ouvriront d'elles-mêmes : je veux dire que par les conseils de votre confesseur, vous vaincrez toutes les difficultés, vous surmonterez tous les obstacles, jusqu'à ce qu'enfin, arrivés au lieu de l'éternel repos, vous puissiez dire avec l'apôtre S. Pierre : « Maintenant je reconnais que vraiment le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer des mains d'Hérode, » c'est-à-dire des griffes du démon. Je dormais, et ce profond sommeil était un sommeil de mort ; je me suis réveillé parce que le Seigneur toujours miséricordieux m'a tendu la main.

* *

J'ai fini, m. f. Mais si je pouvais supposer qu'au milieu de vous il y en ait encore beaucoup qui dorment, je voudrais leur dire : — Ecoutez ce que me suggère et mon ministère et l'amour que je vous porte. Pauvres frères, vous voulez persister dans ce sommeil de votre péché ? Eh bien ! vous mourrez dans votre péché, et vous ne vous réveillerez que sur le seuil de l'enfer. Sisara dormait, bien rassuré par le gracieux accueil qu'il avait reçu de Jael, et au milieu de son sommeil un gros clou transperça sa tête d'une tempe à l'autre, et il tomba du lieu de son repos au milieu de tous les tourments. Holopherne dormait sans penser à la mort, et au milieu de son lourd sommeil, la vaillante Judith lui trancha la tête et le précipita de son lit dans l'abîme éternel. Les vierges folles dormaient, et parce qu'elles se trouvèrent dépourvues de l'huile de la charité et des bonnes œuvres, elles furent exclues pour toujours des noces de l'époux céleste. Prions, m. f., et demandons à Dieu qu'il ne permette pas qu'un semblable malheur arrive à personne d'entre nous! Ainsi soit-il.

XIII

5e Dimanche après l'Epiphanie

IVRAIE ET FROMENT

Mes frères,

Je veux aujourd'hui vous donner simplement la facile interprétation de la parabole dont vous venez d'entendre la lecture.

Le maître, le père de famille, c'est notre Père céleste ; le champ où poussent le bon grain et l'ivraie, c'est l'Eglise, accueillant dans son sein des enfants bons et méchants, rebelles ou obéissants. Cependant ce mélange ne doit pas durer toujours. Viendra le temps de la moisson, où la mort coupe et le froment et l'ivraie. La grande séparation aura lieu, d'abord au tribunal du Christ notre juge, puis au dernier des jours. C'est alors que le froment choisi sera séparé de l'ivraie maudite, les élus des réprouvés. Les uns seront entraînés par les démons dans les abîmes de l'enfer pour y souffrir éternellement avec eux, les autres seront portés dans le royaume des cieux pour y jouir d'une félicité qui ne finira jamais.

M. f., quel sera notre sort ? Nous pouvons dès à présent le connaître. Sommes-nous l'ivraie ? Attendons-nous au feu. Sommes-nous le bon grain ? Le ciel sera notre demeure.

Afin que vous puissiez plus facilement vous rendre compte laquelle de ces deux conditions serait la vôtre, je veux vous exposer, d'abord les propriétés naturelles de l'ivraie, ensuite les qualités naturelles du froment, propriétés et qualités que nous nous appliquerons dans le sens moral. En faisant cette comparaison vous pourrez connaître dans quel sens vous travaillez à votre sort éternel.

I. — *Propriétés de l'ivraie*

Sous la conduite de S. Basile et des naturalistes, observons les propriétés de l'ivraie.

C'est une mauvaise herbe qui s'élève peu au-dessus de la terre. — N'est-ce pas là la figure de ceux dont les pensées, les désirs, les affections du cœur, toujours attachés à la terre, n'ont d'autre ambition que le gain, l'intérêt, la conquête des biens terrestres ? Ces hommes qui avaient été créés pour le ciel, ils ont résolu de ne penser qu'à la terre, de ne fixer leurs yeux que sur la terre : *oculos suos statuerunt declinare in terram* (Ps. XVI, 11). A ceux-là, s'ils veulent bien m'écouter, je dirai : M. f., ne nous y trompons pas : notre fin ne réside pas dans les choses qui passent avec le temps. Nous sommes faits pour le ciel, et c'est là-haut, dit l'Apôtre, que nous devons élever notre esprit et notre cœur : *quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (Col., III, 2). La mort nous arrachera à cette terre, et plus les racines de nos affections seront tenaces et profondes, plus grand aussi sera notre déchirement quand il faudra nous en séparer et subir le malheureux sort de la mauvaise herbe.

De plus, l'ivraie mêle ses racines aux racines du blé encore tendre, et alors, ou bien elle le rend stérile, ou bien elle le fait périr. — Impossible de trouver une image plus fidèle de ceux qui scandalisent les autres. Jésus-Christ, en effet, dit S. Jean Chrysostome, appelle le scandale et ceux qui le donnent du nom de *zizanie*.

L'ivraie fut semée la nuit par un ennemi. — Cet ennemi, d'après les commentateurs, c'est le démon se servant des hommes pour répandre dans le monde l'ivraie du scandale. Le démon, dit S. Augustin, a ses apôtres : ce sont ces personnes qui par leurs mauvais discours, leurs mises immodestes, leurs tableaux indécents, leurs livres contraires aux maximes de l'Evangile, font périr l'innocence, corrompent les bonnes mœurs, et ainsi donnent la mort à bon nombre d'âmes faibles ou imprudentes. A quoi peuvent donc s'attendre ces misérables semeurs de l'ivraie diabolique, si ce n'est au feu éternel ?

L'ivraie enfin produit des fruits si mauvais que, s'ils vont avec le froment sous la meule du moulin, et si réduits en farine ils restent mêlés dans le pain, ils causent des vertiges, des nausées, des vomissements, de l'ivresse (c'est pourquoi cette graine a pris chez nous ce nom significatif, l'ivraie). — Hélas ! à combien d'hommes, dans ce siècle de perversion, la tête ne tourne-t-elle pas à l'égard des vérités de la foi ? Tant qu'ils ont vécu en bons chrétiens, tant que leur conscience est restée dans le droit chemin et que leur conduite fut honnête et honorable, ils ne furent point sujets à ces vertiges à l'endroit des dogmes de notre sainte religion, leur cœur étant sain. Mais après avoir pris le poison de la zizanie dans tel auteur hérétique, dans tel écrivain lascif, dans telle action déshonnête, dans telle amitié coupable, des vapeurs sont montées au cerveau, des doutes, des incertitudes sur les vérités éternelles ont envahi l'esprit. Et qu'arrive-t-il dans la suite à chacun de ces infortunés ? Les passions coupables n'ayant plus de frein, l'assaillent, le tourmentent, lui enlèvent l'usage de la saine raison ; aussi, pris d'ivresse et de folie, il ne se connaît bientôt plus lui-même, et dans la fureur de son ébriété, il brise ce frein qui s'appelle la conscience, déchire le voile de toute honnêteté naturelle, secoue le joug des lois divines et humaines. Mais l'issue de cet enivrement sera semblable à celle du buveur qui, emporté par le vin, sort de son bon sens : il se glorifie, il se vante, il se croit riche, puissant et fort ; et puis, quand il a digéré son vin, il se retrouve faible, malade, avili, il reconnaît que sa misère n'a fait qu'empirer.

Que ces délires de la zizanie spirituelle durent autant que la vie, et à la fin on la liera en bottes, et une fois liée en bottes on la mettra au feu, *ad comburendum*.

Jetez maintenant, m. f., un coup d'œil sur vous-mêmes, et voyez si entre vous et ces détestables propriétés de l'ivraie vous trouvez quelque point de ressemblance. S'il en est ainsi, ah ! de grâce, changez votre genre de vie, changez vos mœurs ! Ce n'est que pour cela, disent ici S. Augustin et S. Thomas, que le maître de l'évangile s'oppose à ce qu'on arrache immédiatement l'ivraie de son champ : c'est afin de nous montrer que le Seigneur miséricordieux attend patiemment que les malheureux pécheurs, figurés par la zizanie, puissent avec l'aide de sa grâce se transformer en un grain de choix par une véritable pénitence.

II. — *Qualités du froment*

Voyons maintenant, m. f., si, ce que j'aime à espérer, vous n'êtes pas plutôt du nombre de ceux dont le froment est l'image.

Ce grain, on le sème, on l'ensevelit sous terre, et là, grâce à la pluie et à la chaleur du soleil, il se développe, s'ouvre et meurt pour renaître ensuite changé en beaux épis dorés. Voilà la figure d'un bon chrétien.

Dans son baptême, nous dit S. Paul, le chrétien a été enseveli avec le Christ pour ensuite ressusciter

avec lui ; mais auparavant il lui faut mourir d'une mort mystique au monde, au démon, à la chair. Et n'allez pas croire que ce soit là une application que mon esprit ait imaginée. Non : c'est Jésus-Christ lui-même qui l'affirme par son Evangile dans la parabole du bon grain (Jo., XII, 24). Si, semblable au grain de blé confié à la terre, le chrétien ne meurt pas, il restera stérile, et ne pourra revivre à une vie meilleure.

Mais comment entendre une telle mort ? Ecoutez : nous portons en nous-mêmes le germe de toutes les passions ; et toutes ces passions, à cause du péché originel, nous inclinent au mal : l'orgueil avec tous les autres péchés capitaux sont, pour ainsi parler, autant de bêtes féroces renfermées dans notre cœur, comme dans une cage. Quand nous les tenons en respect avec l'aide de la raison et de la foi, quand nous les corrigeons, quand nous les mortifions, c'est comme si nous leur donnions la mort. Sans doute, il est impossible de les tuer complètement ; mais on peut, mais on doit, par la force de la volonté aidée de la grâce divine, les enchaîner de telle façon qu'elles ne puissent nous nuire ni avec leurs dents, ni avec leurs griffes. Si on met un frein à leur entraînement, si on les empêche de satisfaire leur appétit, sans doute, elles sont toujours vivantes, mais parce qu'elles sont sans action, on peut dire qu'elles sont mortes, comme on appelle mortes au monde ces personnes qui renoncent par des vœux solennels à leurs biens, à leur liberté, à leur volonté. Voilà ce qu'est la mort mystique.

Mais pour qu'elle nous devienne plus facile, il faut anéantir les instruments qui servent nos passions mauvaises, c'est-à-dire nos sens, oui, *nos sens*, qui sont les excitants de nos passions, et jamais nous ne pourrons repousser les assauts de celles-ci, si nous n'éteignons pas les feux de ceux-là. Donc, m. f., mortification des sens en tout ce qui est contraire à la loi de Dieu et de l'Eglise ; vigilance sur les regards, afin qu'ils ne se portent pas sur des objets dangereux ; frein à la langue, pour qu'elle ne se laisse pas aller à la médisance, aux imprécations, aux blasphèmes ; garde sur la bouche pour observer la tempérance et les jeûnes ordonnés ; en un mot, pratique de la mortification de la chair pour vivre selon l'esprit, comme nous dit l'Apôtre.

Mais cet esprit, il faut aussi qu'il se mortifie, qu'il meure lui-même dans l'usage de ses facultés : mort de l'intelligence, par une humble soumission à croire tout ce que Dieu a révélé ; mort de la mémoire, par l'oubli et le pardon des offenses reçues ; mort de la volonté propre, par une parfaite résignation en tout à la volonté de Dieu.

Voilà la mort mystique nécessaire dont parle notre Sauveur dans cette sentence que S. Augustin appelle profonde et stupéfiante : *Qui amat animam suam perdet eam.* Que celui qui aime son âme et la veut sauver, la fasse mourir d'abord à tous ses désirs désordonnés.

Le martyr S. Ignace, disciple de S. Jean l'évangéliste, et évêque d'Antioche, condamné par Trajan aux bêtes de l'amphithéâtre, envoya une lettre aux fidèles de Rome qui attendaient son arrivée : « Mes petits enfants, leur écrivait-il, je suis le froment du Christ, je serai broyé sous la dent des bêtes comme par une meule afin de devenir un pain pur et agréable à ses yeux. » Voilà bien une autre mort : Dieu, dans les circonstances présentes, ne l'exige pas de nous, mais dans l'ordre de sa Providence actuelle, il ne peut nous dispenser de la mort de nos sens, de la mort de nos facultés, de la mort de nos passions, comme je vous le disais tout à l'heure.

De plus, arrivé à sa maturité, le froment passe sous le fléau, des coups sonores et répétés le font sortir de son enveloppe et le séparent de sa paille. Venons-en au sens moral. Si, sous les coups des malheurs publics ou privés qui vous viennent de la main de Dieu pour vous châtier ou vous éprouver, si, courbant alors la tête, vous dites comme Job avec patience et résignation : « *Sit nomen Domini benedictum,* » c'est bon signe : cela prouve que vous êtes un grain de choix. Mais si vous éclatez en malédictions et en blasphèmes, si vous vous levez contre Dieu, contre les hommes, comme étant les auteurs de vos maux, tandis qu'ils n'en sont que les instruments, oh ! alors, c'est que vous n'êtes pas le bon grain.

Enfin, pour séparer le froment des pailles inutiles, on le place dans un van, on l'agite et on l'expose ainsi au souffle du vent qui, emportant la balle trop légère, laisse retomber sur l'aire le grain nettoyé et prêt à être monté au grenier. — L'application morale de cette opération, c'est Jésus-Christ lui-même qui va nous la donner dans ces paroles qu'il adresse à S. Pierre et aux apôtres : « Le démon a demandé de vous cribler comme le blé dans un van. » C'est ce qui est arrivé : de tout temps, en effet, les apôtres, les chrétiens ont été agités dans le van des persécutions, exposés au souffle des fausses doctrines par le démon et ses suppôts ; mais ils sont restés fermes dans leur foi et purs dans leurs mœurs. L'ennemi ne dort pas, m. f.; vous, ne cédez pas à ses assauts, tenez ferme contre le vent des tentations, des scandales et des erreurs ; et, comme le grain épuré, vous rendrez certaine votre élection et votre salut.

* *

Maintenant, m. f., après cet exposé des propriétés de l'ivraie et des qualités du froment, vous pourrez savoir auquel vous ressemblez. Si c'est dans l'ivraie que vous reconnaissez votre portrait, oh ! tremblez, car c'est le feu qui vous attend ; si c'est dans le froment, oh ! alors, réjouissez-vous, car vous avez là le gage certain de votre prédestination bienheureuse. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. VINCENT

(22 janvier)

I

LA DIGNITÉ DU TRAVAIL

Chers Messieurs,

J'aime à redire que cette fête de S. Vincent est, pour vous, celle du travail. Et il est bon de la commencer ici, au pied de l'autel ; car nous n'avons pas le droit d'oublier — ou d'ignorer — que c'est la religion qui a ennobli le travail et lui a, au vrai, conféré toute sa dignité.

Il s'agit de tout travail, évidemment, manuel et intellectuel, nécessaires tous les deux à la vie du monde ; mais plus particulièrement, il faut le reconnaître, du travail des champs. Vous voici donc placés par Dieu à un rang éminent parmi les travailleurs humains. Il convient de vous en réjouir et d'en remercier la Providence.

Pour vous y aider, insistons sur cette vérité, que je proclame. Je crois l'avoir déjà fait ; mais à notre

époque surtout, il importe, plus que jamais, de redire les mêmes choses, pour les faire mieux entrer dans les intelligences, les mémoires et les cœurs.

I

La noblesse du travail ? Je n'hésite pas à le dire : elle vient de Dieu lui-même, qui est, dans son Eternité, le premier et le plus grand Travailleur. C'est un ouvrier infatigable : il se mit à l'œuvre dès l'aurore du monde ; et le Christ Jésus nous affirme, dans le Saint Evangile, qu'il ne cesse de travailler. Il a créé le monde et il le conserve. Il a creusé les mers et élevé les montagnes. Chaque matin, il fait luire le soleil. Chaque année, il ordonne les saisons. Sans cesse, il féconde le sol : il vous envoie le blé et le vin, et tous les fruits de la terre.

Parmi ses créatures, il en est une qu'il a établie maîtresse des autres : l'homme. L'homme qu'il a fait à son image et à sa ressemblance, qu'il a doté de quelques rayons de ses divines perfections. L'homme, qu'il a appelé à jouir de sa gloire dans le ciel. Etait-il possible, en de telles conditions, qu'il ne lui demandât pas de l'imiter et de travailler ?... C'est ce qu'il a fait dès le premier jour. Dieu n'a pas créé l'homme pour l'oisiveté ou la paresse, mais pour le travail. Et celui-ci, dans le Paradis terrestre, était, et rien que cela, un honneur en même temps qu'un plaisir.

Vint la chute originelle ; et la sentence de la justice divine ajouta, comme l'a dit quelqu'un, au travail la *besogne*, avec la fatigue et la peine. Mais voyez jusqu'où va, même alors, la bonté de Dieu : fatigue et peine deviennent une source de mérites, en vue du bonheur éternel...

Il a fallu le paganisme pour tout gâter (c'est son triste rôle toujours !). Il n'a consenti à voir, dans le travail, qui en devenant pénible n'avait pas perdu sa noblesse, que le châtiment, et cette espèce de déchéance qu'il apportait avec soi. Jusqu'à Jésus-Christ, ce fut un bien triste spectacle qu'offrait le monde païen ! Partout, le travail manuel est méprisé; on le considère comme dégradant ; on le réserve aux plus misérables, aux pauvres esclaves, à ceux qu'on ose assimiler aux animaux, vendus, achetés sur le marché, et que l'on mène au fouet et au bâton...

Les sages de ce temps-là ont eu, à cet égard, des paroles très dures : elles nous font juger de l'opinion répandue dans la société d'alors, aussi bien chez les Grecs que chez les Romains, les deux peuples qui passaient pour être les lumières du monde. Ecoutez Platon : « La condition des artisans est vile, sordide et indigne d'un honnête homme. » Ecoutez Cicéron : « Rien de noble, rien de généreux ne peut sortir d'un atelier. »

L'un des grands reproches que les païens faisaient aux premiers chrétiens, c'était de se dire les disciples d'un esclave crucifié, et d'oser fréquenter « les foulons, les cardeurs de laine et les cordonniers. »

II

Ce qui n'empêcha pas la salutaire révolution du christianisme. Elle apporta la liberté aux travailleurs et leur fit prendre conscience de leur éminente dignité.

Il y eut d'abord l'exemple de son divin Fondateur, qui fit son entrée dans le monde sur la paille d'une étable, au milieu du travail agricole. Son père adoptif était un charpentier de village, qui fabriquait des jougs et des charrues. Il devint lui-même apprenti, puis ouvrier, gagnant, comme les autres, son pain quotidien à la sueur de son front. Plus tard, il s'entoura de travailleurs, à qui il confia le soin de continuer ici-bas son œuvre de salut. Dans ses tournées apostoliques, pour mieux faire comprendre sa doctrine, il emprunta les comparaisons de ses jolies paraboles aux travailleurs des champs et particulièrement aux vignerons.

Il y eut ensuite l'Eglise. L'Eglise, avec ses Apôtres, qui, tout en prêchant, gagnaient leur vie en travaillant : lisez, par exemple, tel passage significatif des Epîtres de S. Paul. L'Eglise, avec ses terrassiers des catacombes, qu'elle voulut inscrire au nombre des clercs : parmi les fresques que l'on voit encore dans ces lieux sacrés où dormaient les martyrs, on distingue un de ces pieux travailleurs, la pioche à la main. L'Eglise avec ses moines : tous les grands Ordres religieux, sous la conduite de S. Antoine, de S. Basile, de S. Benoît, ont considéré le travail manuel, surtout le travail des champs, comme un moyen de sanctification. L'Eglise avec ses corporations, sur lesquelles on a dit et écrit tant de sottises : elles assuraient l'indépendance et la prospérité des métiers et des artisans. L'Eglise, enfin, avec ses grands Papes modernes, qui ont glorifié le travail et le travailleur : il n'est pas possible de discuter de la question sociale, à l'heure actuelle, avec impartialité et compétence, sans avoir lu et médité, en particulier, les fameuses Encycliques de Léon XIII et de Pie XI.

* *

Il est donc légitime, chers Messieurs, que vous célébriez, en une fête spéciale, le travail, votre travail.

Célébrez-le dans la joie saine, puisqu'il vous ennoblit et vous permet de faire face aux nécessités de la vie quotidienne.

Célébrez-le dans la prière, en compagnie de S. Vincent, puisque, pour qu'il produise ses fruits, vous avez besoin de l'aide du Bon Dieu, et puisque, en définitive, il est la condition ordinaire de votre sanctification ici-bas et là-haut de votre salut éternel. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. FRANÇOIS DE SALES

I

APÔTRE, ÉVÊQUE, DOCTEUR

Application du texte : *Regna propter veritatem*, etc.

I. APÔTRE. — François de Sales a régné sur les esprits par la *vérité* qu'il a prêchée : 1° aux hérétiques ; 2° aux fidèles. — Prodigieux succès de sa prédication.

II. EVÊQUE. — François de Sales a régné sur les cœurs par la *douceur* qu'il a pratiquée : 1° comme pasteur d'âmes ; 2° comme directeur de consciences. — Merveilleux résultats de sa méthode de direction et d'administration.

III. DOCTEUR. — François de Sales a régné et continue de régner sur les âmes par la *sainteté* de ses écrits répandus : 1° dans le monde ; 2° dans le cloître. — Extraordinaire influence de sa doctrine spirituelle.

Conclusion. — Le règne de la vérité, de la douceur et de la sainteté assuré par la foi, l'amour et la grâce.

Regna propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et deducet te mirabiliter dextera tua.
(Ps. XLIV, 5).

Mes Révérendes Mères, mes Frères,

C'est au Christ, Roi des intelligences, des volontés et des cœurs, que conviennent et que s'appliquent

ces paroles. C'est lui que le prophète David entrevoyait dans une de ses visions allégoriques, où l'avenir se révélait à travers le présent. Contemplant sous les traits idéalisés de son fils, Salomon, la grâce et la beauté du Messie futur, il appelait de ses vœux l'avènement du Sauveur et l'établissement de son règne ici-bas ; et par avance il chantait les merveilles de sa pacifique conquête. « O vous, disait-il, que le Très-Haut a comblé de ses éternelles bénédictions, vous, le plus beau des enfants des hommes, Roi immortel des siècles, hâtez-vous de venir ! Ceignez votre épée, revêtez-vous de gloire et de majesté et marchez à des combats d'un genre nouveau : régnez par la vérité, la douceur et la justice, et chacun de vos pas sera marqué par un prodige éclatant. »

Ces mêmes paroles, je n'hésite pas à les appliquer au Saint illustre dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Vivante image de Jésus-Christ, formé à son école et animé de son esprit, François de Sales, conquérant pacifique s'il en fut, a lui aussi, au cours de sa vie et après sa mort, accompli en ce monde de véritables merveilles, régnant comme lui sur l'esprit, le cœur et la volonté des hommes par le seul ascendant de ses vertus.

1° Apôtre plein de zèle, tour à tour controversiste redouté et orateur renommé, il a régné sur les intelligences par la vérité qu'il a prêchée.

2° Evêque plein de bonté, à la fois pasteur d'âmes et directeur de consciences, il a régné sur les cœurs par la douceur qu'il a pratiquée.

3° Docteur enfin plein de sagesse, il a régné et il continue de régner sur les âmes par la sainteté de sa doctrine partout répandue, dans le monde et dans le cloître.

C'est, m. f., ce que je me propose de vous montrer ; ce sera l'objet et la division même de mon panégyrique.

I. — *Le règne de la vérité : l'apôtre*

Le premier ministère auquel François de Sales consacra sa généreuse activité, fut celui de la prédication. Il s'y livra sans retard, il s'y dépensa sans compter, il y réussit pleinement. Aussi bien, réalisait-il les conditions du parfait prédicateur tel que lui-même l'a défini. Il avait la science, il avait l'éloquence. Il était aussi capable de convaincre que d'émouvoir.

Suivons-le donc sur ce premier théâtre et admirons les étonnantes conquêtes qu'il a opérées dans les deux champs successivement ouverts à son apostolat : celui de l'hérésie, où triomphe surtout sa science; celui du monde, où s'affirme davantage son éloquence.

1° *La conversion des hérétiques.* — « Monseigneur, si vous m'en jugez capable et que vous m'en donniez l'ordre, je suis prêt à partir. » C'est en ces termes que, moins d'un an après sa prêtrise, le prévôt du Chapitre d'Annecy sollicitait de son évêque la mission d'évangéliser toute une province de la Savoie, le Chablais.

Mission pourtant difficile ! Soixante ans de calvinisme ont ancré les préjugés et accumulé les haines, dans l'esprit et le cœur de populations farouches, demeurées obstinément rebelles. Comment en venir à bout ? Par la force et la violence, ainsi que certains le suggèrent ? A Dieu ne plaise ! Ce n'est pas la force qui doit assurer le règne de la Vérité. Ce n'est pas la violence qui peut ramener les brebis au bercail et les âmes à Dieu. Il y faut d'autres moyens : la patience, la bonté, la douceur et, pour tout dire, la charité du divin Pasteur.

C'est dans cet esprit qu'au mois de septembre 1594, François de Sales entreprit sa glorieuse campagne dans un pays âpre et dur, où les hommes et les bêtes et la nature elle-même semblent parfois se liguer pour faire échec à sa tentative. Pendant trois ans il la poursuivit en dépit de tous les obstacles et de toutes les oppositions. Vingt fois il est chassé, vingt fois il revient. Il revient de jour et de nuit, à travers la pluie et la neige, et par des chemins épouvantables, où il tombe, où il roule, s'écorchant les mains et les pieds. Il revient malgré les insultes, les menaces et les attentats, — miraculeusement avortés, — dont il est l'objet. Rien ne l'arrête et rien ne le décourage. Enfin, à force de patience et de ténacité, il parvient, sinon à se faire écouter, du moins à se faire lire. Car, à la parole publique qu'on se refuse à venir entendre, il a dû substituer la parole écrite, copiée à la main, affichée sur les murs, distribuée dans les rues ou glissée sous les portes.

Dès lors sa cause est gagnée. Sous cette forme alerte, courte et précise, la science éprouvée du théologien porte la lumière sur tous les points controversés : Eglise, foi, sacrements, culte de la Croix, des saints et des morts. Son argumentation est irrésistible. Elle étonne, elle déroute, elle confond ses adversaires. Nul ministre de Calvin n'ose se mesurer avec lui et affronter sa discussion. Mais si les pasteurs se dérobent, et parce qu'ils se dérobent, les foules accourent et la vérité triomphe. Elle éclate du haut de la chaire en une admirable série de sermons sur l'Eucharistie. Elle agit sur les âmes, elle rayonne. Tout le Chablais s'ébranle et se convertit. Dans l'espace de quelques mois, des milliers de protestants tombent à genoux et abjurent l'hérésie entre les mains des ouvriers supplémentaires appelés à la rescousse et accourus en toute hâte pour recueillir une moisson aussi abondante. *Regna propter veritatem et deducet te mirabiliter dextera tua.*

2° *La sanctification des fidèles.* — Si grand qu'ait été le succès de François de Sales dans la controverse théologique, tel n'était pourtant pas le genre de prédication qu'il préférait. « Mieux vaut, disait-il, exposer que discuter », proposer simplement la vérité dans la lumière d'une douce clarté que l'imposer, pour ainsi dire, de force par une argumentation sans réplique. En somme, il préférait persuader que convaincre, amener les âmes à se donner plutôt que les emporter d'assaut.

La méthode était nouvelle, radicalement opposée au pédantisme de l'époque, tout bardé de syllogismes, farci de citations, bourré de textes, hérissé d'invectives. Elle était aussi plus conforme à l'esprit de l'Evangile et au tempérament de notre Saint, qui l'adopta définitivement dans son apostolat auprès des fidèles et en tira de merveilleux effets pour la sanctification des âmes.

« Prévôt, disait M. de Boissy à son fils, tu prêches trop ! Même en semaine, j'entends sonner le sermon et toujours l'on me dit : C'est le Prévôt. » De fait, chanoine ou évêque, François de Sales prêchait inlassablement. Il prêchait tous les jours et parfois deux ou trois fois par jour, prodiguant sous toutes les formes, — instructions catéchistiques, entretiens spirituels, sermons de retraites, Avents et Carêmes, — sa souple éloquence, si pleine de charme et d'onction. Il prêchait à tous, sans acception de personnes, « aussi disposé à parler dans une petite église de campagne, devant quelques paysannes, que dans la chaire d'une cathédrale, en présence de l'auditoire le plus vaste et le mieux choisi. » Il prêchait en tous

lieux, dans son diocèse et hors du diocèse ; et partout, à Grenoble, à Dijon, à Paris, comme à Chambéry et à Annecy, « c'étaient le même entraînement vers sa chaire et la même persévérance pour y revenir, car plus on l'avait entendu, plus on était avide de l'entendre. »

Ses discours ravissaient. L'esprit et le cœur y trouvaient égale satisfaction. Des divisions claires et méthodiques, des comparaisons ingénieuses, des rapprochements inattendus, de fines remarques et de piquants tableaux de mœurs soutenaient et ravivaient l'attention. Une langue colorée, exquise de grâce et de fraîcheur, toujours adaptée à l'auditoire, simple et naturelle, rendait accessibles aux esprits les plus frustes les vérités les plus hautes. Enfin, un accent de persuasion, tout pénétré de zèle et d'amour, et plus convaincant que les plus solides raisons, animait la parole, l'échauffait, l'embrasait, lui communiquant cette onction douce et forte, devenue célèbre, qui touchait aux larmes les auditeurs et les jetait à ses pieds, contrits et repentants.

Pas plus en effet que les hérétiques, les pécheurs ne résistaient à l'éloquence de l'incomparable prédicateur. De ceux-ci comme de ceux-là, le cardinal Du Perron aurait pu dire : « S'il faut les convaincre, j'en puis venir à bout ; s'il s'agit de les convertir, envoyez-les à M. de Genève. » Lui seul possédait ce secret. Et il le possédait parce que, mieux que tout autre, il savait s'oublier lui-même, s'effacer devant la vérité et la laisser agir. *Regna propter veritatem et deducet te mirabiliter dextera tua.*

II. — *Le règne de la douceur : l'évêque*

En exposant l'œuvre apostolique de notre Saint, je n'ai pu m'empêcher de parler de sa douceur. C'est que cette vertu formait le fond de son caractère et comme le tempérament de son âme. Elle imprégnait tous ses actes. Mais c'est dans sa vie d'évêque qu'elle brille d'un éclat particulier. Elle passe alors au premier plan, mise précisément en lumière, en relief et en valeur par la puissance et la dignité dont il est revêtu.

Pasteur d'âmes, François de Sales pouvait, en vertu de sa charge, s'imposer à ses administrés par la force même de l'autorité qu'il possédait. Directeur de consciences, il pouvait aussi, en vertu de sa fonction, s'imposer à ses dirigés par la force même du droit qui lui était consenti. Mais non. En lui, la puissance de l'autorité s'efface en même temps que se voile l'éclat de la dignité, et c'est uniquement par la douceur qu'il gouverne les âmes et qu'il dirige les consciences.

1° *Le pasteur d'âmes.* — Il est évêque. Mais cette dignité, d'abord, il ne l'a point voulue, ni cherchée, ni désirée. Elle s'est imposée à lui, il l'a acceptée par obéissance. Ce fut, paraît-il, une belle lutte entre l'évêque d'Annecy et son prévôt, lorsqu'en 1597 Monseigneur Granier demanda François de Sales pour coadjuteur. Il fallut, à la lettre, lui arracher son consentement.

Cette dignité, ensuite, il s'efforce de la faire oublier. Il la cache sous les dehors d'une extrême simplicité. Ni croix, ni insignes, ni laquais, ni carrosse. Il va à pied ou à cheval, vêtu d'une soutane de serge violette que recouvre le grand manteau noir. Pas de palais épiscopal : une petite maison sans apparence, prise en loyer, lui suffit. « Les Apôtres, disait-il, n'en avaient pas tant et Jésus moins encore, qui ne savait où reposer sa tête. »

Cette dignité, enfin, excède ses désirs. Il n'en veut point d'autre. Des prélatures considérables lui sont offertes, le siège de Paris lui est proposé, la pourpre cardinalice est à portée de sa main : il refuse tout. Vous connaissez sa plaisante réponse au roi Henri IV qui, pour l'attirer en France, promettait à son activité un champ plus vaste que celui de la Savoie : « Sire, je vous remercie. Avec l'Eglise d'Annecy, j'ai épousé, sans doute, une pauvre femme, mais c'est la mienne. Je ne puis la quitter pour une plus riche. » Et il reprit tranquillement le chemin de son misérable diocèse.

Là, l'attendaient ses ouailles de prédilection : les pauvres, les mendiants, les malades et les infirmes ; la foule délaissée des petites gens que, chaque matin, il recevait à son confessionnal, comme la portion choisie de son troupeau ; la foule plus nombreuse encore, et surtout plus bruyante, des enfants qu'il réunissait le dimanche au pied de sa chaire et qu'il instruisait avec tant de finesse et de bonhomie. A tous il se donne sans réserve et avec une patience sans égale. Il est, en vérité, « le grand abreuvoir public où tout le monde, estime-t-il, a le droit de venir puiser. » Et l'on y puise, en effet, jusqu'à l'indiscrétion. A toute heure du jour il reçoit les visiteurs qui se présentent, et à tous il accorde le temps qu'ils désirent, sans que le moindre signe d'impatience trahisse sa lassitude.

Mais ce qui est plus admirable encore, c'est son support des injures. Il n'y eut pire insulte, pire calomnie, — et elles ne lui furent pas épargnées, — qui fût capable, je ne dis pas de lui inspirer du ressentiment, mais même de troubler la sérénité de son âme. Et ne croyez pas que ce fût, de sa part, insensibilité ou faiblesse. Ah ! certes, non. Plus d'une fois, lui aussi dut prendre son cœur à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Mais « il ne voulait pas perdre en un quart d'heure le fruit d'une vertu qu'il avait mis vingt ans à acquérir. »

Au surplus, il était ineffablement bon : bon envers ses ennemis qu'il comblait de bienfaits, autant et plus qu'envers ses amis, auxquels il ne savait rien refuser ; bon pour les pauvres qu'il assistait et auxquels il distribuait le plus clair de ses revenus; bon pour les enfants qu'il chérissait et qui, tout fiers d'une préférence marquée, lui rendaient bien son affection ; bon pour les malades qu'il soignait, pour les prisonniers qu'il visitait, pour les pécheurs qu'il absolvait. Il était bon pour tous et de toutes les sortes de bonté. « Ne vit-on pas, un jour, ce prélat grand seigneur s'asseoir à la table de son valet et écrire pour lui une humble lettre d'amour à sa fiancée ? » Ce dernier trait le peint au vif et nous fait pénétrer jusqu'au fond de son âme essentiellement bonne.

Etonnez-vous après cela de son immense popularité, du nombre incroyable des cœurs qu'il a gagnés, domptés, captivés, attachés à sa personne avant de les attacher à Jésus-Christ. Pour moi, je n'en suis point surpris. La douceur n'est-elle pas faite d'humilité, de patience et de bonté ? Et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Bienheureux ceux qui sont doux : ils posséderont la terre ! » C'est en effet la récompense promise à la douceur conquérante. *Regna propter mansuetudinem et deducet te mirabiliter dextera tua.*

2° *Le directeur de consciences.* — Cette même vertu préside au gouvernement des consciences. La direction spirituelle, telle que l'entend et la pratique notre Bienheureux, ne comporte aucune violence,

n'implique aucune tyrannie. Elle respecte à la fois la dignité et la liberté humaines.

A l'inverse de Calvin, autoritaire par tempérament, qui, au nom de la froide raison, appelait les chrétiens à la perfection en termes impérieux et durs, François de Sales, doux par nature, les y invite aimablement et les y conduit progressivement par la voie facile et toujours ouverte du sentiment. Avec lui, ce n'est pas un maître qui s'impose, c'est un ami qui s'offre : ami très sûr, discret et réservé, que l'on prend pour confident ; ami très éclairé, sage et prudent, que l'on choisit pour guide ; ami très dévoué, tendre et délicat, que l'on est heureux d'avoir pour soutien.

Cet ami, « élu entre mille et dix mille », dont la sainteté exclut la familiarité et garantit le respect, use rarement de l'autorité qui lui est reconnue. Il n'aime pas donner des ordres. Il préfère donner des conseils et des avis. Il sait qu'il y a en tout homme un monarque jaloux de son indépendance qui, à l'exemple de Louis XIV, « veut bien prendre la leçon, mais non la recevoir. » Il se garde donc de l'imposer, sa leçon. Il la propose seulement ; il la suggère, l'inspire, la persuade, s'insinuant peu à peu dans l'âme du dirigé qu'il enveloppe de sa tendresse et qu'il invite à collaborer avec lui à l'œuvre commune de la sanctification.

Au demeurant, l'aimable Saint ne demande rien qui ne paraisse très aisé. Sa doctrine ascétique semble aussi douce que sa méthode de direction. Je n'en veux, pour l'instant, d'autre preuve que la règle imposée à sa Congrégation. « Ici, disait-il, en parlant de l'Ordre de la Visitation qu'il avait fondé, on ne fait point des mystères. » La vertu s'y acquiert et la perfection avec elle, non par les rigueurs d'une pénitence excessive, interdite à beaucoup, mais par la mortification de la volonté, de l'esprit et du cœur, qui est possible à tous. « Moins d'observances pénibles et plus de renoncements à soi-même ; moins de prières verbales et plus de recueillement intérieur ; moins de pauvreté absolue et plus de détachement véritable ; moins d'austérité, en un mot, mais plus d'amour. »

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : si la dévotion ainsi entendue est assurément très adoucie dans sa forme, elle n'en reste pas moins aussi rude dans le fond. Peut-être même, a-t-on remarqué, « l'effort incessamment renouvelé qu'elle exige est-il, à la longue, plus crucifiant dans sa monotonie sans gloire que les plus belles macérations des anciens anachorètes. » Quoi qu'il en soit, sous cette forme atténuée, la sainteté devenait accessible à toutes les âmes, et l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie l'offrit à un grand nombre.

Sous le regard attentif de son Fondateur, la Congrégation naissante croissait, en effet, comme une plante au soleil. Elle devint vite le grand arbre, entrevu dans la chapelle du château de Sales, qui s'élevait au fond de la vallée et étendait ses branches sur le monde entier. Manifestement, Dieu bénissait l'œuvre établie et l'esprit de douceur qui la régissait. Et lorsque, un demi-siècle plus tard, Notre-Seigneur apparut à une Visitandine et la choisit pour confidente de ses pensées, il est encore permis de voir dans ce choix glorieux comme un suprême hommage rendu par Dieu même, ici-bas, à celui qui, pour armes de sa maison, avait pris le Cœur de son divin Fils et son doux nom pour devise, et qui, à son exemple, n'avait voulu régner sur le cœur des hommes que par la douceur de son amour. *Regna propter mansuetudinem et deducet te mirabiliter dextera tua.*

III. — *Le règne de la sainteté : le docteur*

A cette date, depuis neuf ans déjà, l'Eglise avait placé François de Sales sur les autels. Elle l'avait canonisé et, en le canonisant, elle avait consacré non seulement la sainteté de sa vie, mais la sainteté de sa doctrine. Aussi bien, est-ce par elle qu'il règne désormais sur les âmes.

Deux ouvrages résument cette doctrine, que le pape Alexandre VII qualifiait de vraiment divine, *plane divinam*. Ce sont *l'Introduction à la Vie dévote* et le *Traité de l'Amour de Dieu*, livres admirables qui ont élevé leur auteur au rang des Pères de l'Eglise et qui lui ont valu l'auréole de Docteur : le premier, destiné aux chrétiens de bonne volonté, vivant dans le monde et désireux de se sanctifier ; le second, composé à l'intention des âmes déjà avancées dans la piété, qui vivent ordinairement dans les cloîtres et aspirent à une plus haute perfection. De l'un et de l'autre je dois vous dire un mot.

1° *L'Introduction à la Vie dévote.* — Ce « petit livre qui se fit tout seul », parce qu'il était le fruit de plusieurs années de direction, constitue un code complet et parfait de vie intérieure. C'est, au fond, un traité d'ascétique à l'usage des personnes du monde. Après avoir, en effet, défini la vraie dévotion, montré son excellence et sa convenance, François de Sales indique successivement comment elle se prépare, comment elle s'acquiert, se développe, se conserve et se renouvelle. Purification de l'âme, exercice de l'oraison mentale, réception des sacrements, pratique des vertus et retraite spirituelle, tel est le sommaire des cinq parties de l'ouvrage.

En tout cela, rien de bien nouveau. C'est la doctrine traditionnelle, puisée aux meilleures sources et communément reçue. Mais ces vérités communes, « vieilles comme le monde », François de Sales eut le mérite de les présenter sous un autre jour et le talent de les rajeunir par son art de la composition et du style. Comme la bouquetière Glycera, dont il parle, « habile à diversifier le mélange et la disposition des fleurs, » il sut, lui aussi, « faire d'autres bouquets avec les mêmes fleurs. » Et ses bouquets, en de courts chapitres, variés de ton et de mouvement, clairs et ordonnés, étaient mieux « agencés ». Et ses fleurs, dans le scintillement des mots, le poli des phrases, l'éclat des métaphores et la fraîcheur des images revêtant la pensée, apparaissaient plus belles.

La piété, ainsi parée de toutes les grâces du style, habillée de neuf et de façon charmante, changea d'aspect. Elle perdit son extérieur austère et maussade, « sa mine chagrine et renfrognée », pour prendre un air aimable et souriant. Son abord était avenant, son commerce agréable. Elle devint sympathique et on la fréquenta. Dans tous les milieux elle eut accès. « Elle pénétra, dit Pie IX, sur le trône des rois, sous la tente des soldats, dans le prétoire des juges, dans la boutique des marchands et jusque dans la cabane des bergers. Partout elle répandit sa lumière. »

A tous les chrétiens, ce merveilleux petit livre apprit et facilita le chemin de la vertu. Que de pécheurs il convertit ! Que d'âmes surtout il sanctifia, les prenant là où elles étaient, dans tous les états et toutes les conditions, et telles qu'elles étaient, avec leurs misères et leurs faiblesses, pour, peu à peu, les instruire, les former, les tremper, et finalement les élever jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection.